

La Maison-Dieu, 121, 1975, 114-121.

Yves M.-J. CONGAR, o.p.

SUR LA CONJONCTURE PRÉSENTE DE LA PUBLICATION DE L'EXHORTATION "MARIALIS CULTUS"

IL EST ASSEZ curieux que, des deux beaux témoignages qu'on vient de lire, celui de notre ami orthodoxe soit plus critique, celui de notre ami protestant plus positif. Mais chacun d'eux est, dans sa ligne propre, l'auteur des plus recommandables exposés touchant la Vierge Marie, Mère de Dieu ; le pasteur Max Thurian, en procédant sans cesse à partir des Ecritures, nous a donné une vision extrêmement riche et profondément traditionnelle de *Marie, Mère du Seigneur, Figure de l'Eglise* (Presses de Taizé, 1962). Au Père Alexis Kniazeff nous devons au moins trois remarquables articles¹ : autant ils sont, par l'approche originale et par le contenu, conformes à la grande Tradition orientale, autant nous nous sentons et reconnaissons profondément et joyeusement en accord avec cette théologie contemplative, si large sans majoration. L'usage des textes sapientiaux pour exprimer dans sa profondeur l'appartenance du mystère marial au Dessein de Dieu sur l'homme et sur le monde, est commun aux

1. « Mariologie biblique et byzantine », *Irénikon* 28, 1955, pp. 268-289 (et en brochure, Editions de Chevetogne) ; « La Theotokos dans les offices byzantins du temps pascal », *Irénikon* 34, 1961, pp. 21-44 [avec, p. 39-40, un passage sur la maternité spirituelle de Marie, fondée sur le rapport entre Cana et la Croix] ; « La présence liturgique de la Mère de Dieu », *Questions liturgiques* (276), janv.-mars 1973, pp. 45-62.

liturgies d'Occident et d'Orient. Du reste, la plupart de nos fêtes mariales nous sont venues d'Orient².

La Vierge Marie et l'œcuménisme

D'une façon ferme, car fondée dans l'action souveraine du Saint-Esprit, mais très discrète (« fût-ce lentement ») le Saint Père exprime l'espérance œcuménique que Marie, « humble Servante du Seigneur... deviendra... un point de rencontre pour l'union de tous ceux qui croient au Christ ». De fait, Marie a jusqu'ici occupé peu de place dans les préoccupations du Conseil œcuménique des Eglises. Les demandes faites par le Père Serge Boulgakov en 1927 à Lausanne, en 1937 à Edimbourg, n'ont guère été écoutées. Mais on peut dès maintenant penser qu'il n'en sera pas de même dans un avenir qu'on peut espérer proche. Un signe en ce sens : dans un Colloque organisé à Rome conjointement par le Centre luthérien d'études œcuméniques de Strasbourg et par l'Université romaine de Saint-Anselme, à l'occasion du 10^e anniversaire du décret *Unitatis redintegratio* (21 novembre 1964), la question mariale a été évoquée plusieurs fois comme un article central et qu'il faudrait enfin traiter.

On soulignait le fait que la christologie elle-même ne pouvait se réduire à des énoncés dogmatiques ou théologiques corrects. Il y a un mystère du Christ qui appelle une approche globale englobant ce qu'on peut appeler la communion des saints et singulièrement le mystère marial. C'est précisément ce qu'on trouve chez les Pères et dans la liturgie. Le Christ est lui-même ce qu'il est, mais il ne peut être valablement isolé de ce qui l'a précédé et de ce qui le suit ; il vient dans l'histoire d'Israël, à laquelle le relie Jean-Baptiste, Joseph pour sa légitimation davidique, et Marie. Et il ne va pas sans les Saints, sans son Corps mystique. C'est par Marie qu'il est pleinement de notre humanité. On comprend dès lors qu'une dévotion, non certes sentimentale et majorante, mais sobre et vraie, envers la Vierge Marie, Mère de Dieu, soit une puissante sauvegarde pour la foi au Christ. Elle en préserve non seulement l'exactitude, mais la

2. Dès le 7^e siècle, Nativité de Marie, sa Purification, l'Annonciation, l'Assomption. Aux 14^e-15^e s., la Visitation, la Présentation au Temple.

chaleur et le caractère concret. On en a bien besoin en un temps où l'incertitude menace d'ébranler même cela. Jean Guitton, qui, à la suite de Newman, a beaucoup réfléchi sur les rapports entre dévotion, piété et doctrine, a écrit : « La mariologie est comme une seconde sphère de foi où tout ce qui existe dans la christosphère a son retentissement. Et pourtant l'histoire nous montre que ce sont, en fait, les déterminations de la *mariosphère* qui ont rendu sensibles aux esprits certains caractères de la christosphère, comme on l'a vu au concile d'Ephèse et dans l'histoire du nestorianisme ³. »

Majorations théologiques du mystère marial en Occident

La contemplation du mystère marial a sa profondeur dogmatique. Elle a incontestablement donné lieu, dans l'Occident latin, non seulement à une exubérance de la piété, mais à des majorations « théologiques ». La piété ne calcule pas. Elle se déploie librement sous une poussée intérieure. Mais la théologie est soumise à des normes et des exigences de méthode. Or nous avons connu ce que, personnellement, nous appelions une « mariologie galopante » qui, ayant eu floraison et faveur sous Pie XII, a pensé un moment pouvoir faire canoniser par le Concile plusieurs de ses avancées : royauté de Marie, co-rédemption, médiation de toutes les grâces. Ce n'est pas la seule fois où la piété ayant devancé la doctrine, a été ensuite assagée par un effort de précision théologique ou dogmatique plus serein. A. Michel en a signalé naguère un autre exemple dans le cas du purgatoire ⁴.

Les réactions en faveur de plus de mesure se sont toujours exprimées, inspirées par une spiritualité virile. Rappelons seulement celle du Père Lacordaire visant Auguste Nicolas et quelques autres ⁵ ; celle de sainte Thérèse de Lisieux ⁶. Mais, à la

3. J. GUITTON, *Le problème de Jésus et le fondement du témoignage chrétien*, Aix-en-Pr. et Paris, 1958, t. II, p. 226.

4. *Diction. de Théol. cath.* XIII, col. 320-21. MICHEL appelle ce mode de développement « anormal ».

5. Ch. de MONTALEMBERT, *Correspondance inédite 1852-1970*, éditée par P. BARON. Paris, 1970, p. 86.

6. Ste THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS, *Novissima verba*, Lisieux, 1926, pp. 154-157 : « Il ne faudrait pas dire d'elle des choses invraisemblables

veille même du Concile, celle de ce prêtre à la piété si classique, si peu cérébrale, si tendre, que fut Jean XXIII⁷. Cela concernait la (les) dévotion(s), mais par contre coup la théologie. Celle-ci avait isolé la personne de Marie, bien évidemment sans oublier sa relation singulière au Christ Jésus, en prenant bien plutôt cette relation comme point de départ, mais en considérant et cherchant à développer au maximum les *privileges personnels* de Marie. C'est un fait : alors qu'en Orient les représentations de la Vierge sans l'enfant sont très rares — ce sont alors, si nous ne nous trompons pas, des représentations de Marie comme image de l'Eglise ou comme figure de l'âme orante —, elles sont devenues fréquentes en Occident : la Vierge couronnée par le Christ, la Vierge de Lourdes, de la Salette ou de Fatima, la Vierge des mains de laquelle tombent des rayons de grâce, etc.

et qu'on ne sait pas (...) Il ne faudrait pas faire croire, comme je l'ai souvent entendu dire, qu'à cause de ses prérogatives, elle éclipse la gloire de tous les saints, comme le soleil, à son lever, fait disparaître les étoiles... »

7. Motu proprio du 8 décembre 1959 : « Caveatur ne Mariologia, sanis solidisque nisa fundamentis, sive falso immodicoque ausu veritatem supergrediatur, sive nimia prematur angustia in singulari illa consideranda dignitate Matris Dei almaeque Sociae Christi Redemptoris » (AAS, 1960, p. 26). Clôture du Synode romain, 31 janvier 1960 : « Quelques âmes pieuses et dévotes désirent avoir des dévotions particulières, des titres nouveaux et un culte d'inspiration et de caractère local, donnant l'impression de laisser le champ libre à la fantaisie, et peu à la concentration de l'âme. Nous désirons vous inciter à vous en tenir à ce qu'il y a de plus simple et de plus ancien dans la pratique de l'Eglise. » (*Docum. cathol.*, 1960, col. 215). Discours au Clergé de Rome, 24 novembre 1960 : « Quelques pratiques pieuses, qui satisfont le sentiment, ne représentent pas par elles seules l'accomplissement des devoirs religieux, et encore moins sont-elles en plein accord avec les trois premiers commandements de Dieu, qui obligent gravement les consciences. » (*Doc. cath.*, 1960, col. 1542). Aussi le pape invitait le Congrès marial de Lisieux, 9 juillet 1961, à rechercher « la dévotion mariale la plus assurée dans la tradition telle qu'elle nous est transmise depuis les origines à travers les formules de prière des générations successives des chrétiens de l'Orient et de l'Occident » (*Doc. cath.*, 1961, col. 992. Repris par PAUL VI, « Allocution aux Congrégations mariales », *La Croix*, 14 septembre 1963). Allocution aux Supérieurs de Séminaires d'Italie, 29 juillet 1961 : « La dévotion à la Madone, la Mère de Jésus, doit être cultivée dans un sens catholique, de manière à modérer la tendance à s'arrêter aux petites effusions sentimentales. Notre peuple s'abandonne parfois à ces effusions en exaltant des particularités locales plutôt que les titres d'honneur éminents et primordiaux de Marie : sa virginité, sa maternité divine, sa place à côté de la croix. » (*Doc. cath.*, 1961, col. 1077).

C'est dans cette perspective qu'à partir du 8^e siècle (Ambroise Autpert), on a de plus en plus considéré la Vierge Marie en elle-même, pour lui attribuer titres et privilèges.

On peut situer cette tendance dans un courant plus général assez caractéristique du Moyen Age occidental et dont Vatican II a rééquilibré l'unilatéralisme. On a volontiers isolé une personne ou une réalité de l'ensemble commun, on l'a élevée au-dessus de lui, on s'est attaché à définir ses prérogatives propres : ainsi le Pape par rapport au Corps des évêques, le prêtre par rapport aux fidèles, le religieux, le moine, par rapport à la consécration baptismale, les sacrements par rapport à la sacramentalité générale de l'Eglise, enfin la Vierge Marie par rapport à l'ensemble des saints et à l'Eglise. Elle était le cou entre la Tête (le Christ) et le Corps (S. Bernard). Elle était la médiatrice entre nous et le Médiateur (S. Grignon de Montfort). Il ne serait pas difficile d'établir un certain parallélisme et une corrélation, entre l'exaltation de Marie et celle du Pape à l'époque moderne.

La doctrine formulée par Vatican II

Vatican II a rétabli un meilleur équilibre : au risque, tant l'équilibre est difficile à tenir, de prêter occasion à un unilatéralisme contraire. Il a revu le Pape dans le Collège des évêques et l'infailibilité de son magistère solennel comme l'exercice personnalisé de celle de l'Eglise : au risque de prêter à noyer le Chef dans le Corps. Le Concile a lié le sacerdoce des prêtres à celui des fidèles et a commencé le mouvement qui le voit comme présidence d'une communauté chrétienne. Il a situé la consécration des vœux religieux dans celle du baptême⁸. Il a défini l'Eglise comme « sacrement du salut » et replacé les sacrements dans le mystère sacramentel global. Il a enfin — c'est le titre même du très beau chapitre VIII^e de *Lumen Gentium* — montré la « bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, dans le mystère du Christ et de l'Eglise ».

Un vote de l'assemblée avait auparavant décidé que l'on traiterait de Marie, non dans un schéma séparé mais dans la Consti-

8. Cf. Conc. VATICAN II, Décret, *Perfectae caritatis*, n. 5, § 1 ; Const. dogm., *Lumen Gentium*, n. 44, § 1.

tution dogmatique sur l'Eglise. C'était une condition heureuse pour situer la Vierge dans le Mystère chrétien, sans diminuer en rien son incomparable dignité.

Elle demeure, en effet, autre chose et plus que la première des saintes. Nous la prions sous l'invocation de « sainte Marie, *Mère de Dieu* ». A ce titre, tout en étant dans l'Eglise, « membre excellent, membre suréminent » (S. Augustin), ayant été tant de fois remise par Jésus parmi les fidèles⁹, Marie est la figure accomplie de l'Eglise : non sous l'aspect de ce que le cardinal Journet appelle les grandeurs de hiérarchie, mais sous celui des grandeurs de sainteté, c'est-à-dire de la réalité finale visée par tout le sacrement ecclésial¹⁰. Marie est, selon la belle expression du Père L. Bouyer, « l'icône eschatologique de l'Eglise »¹¹. Elle est de l'Eglise mais parce que, comme Mère du Sauveur, elle se trouve associée à la Source même de cette Eglise, elle a reçu en priorité et d'une manière absolument singulière la pureté et la perfection du terme. Elle est le Nouveau Paradis, le Jardin de Dieu, son temple ; elle est déjà glorieuse. Parce que c'est le même mystère, celui du Propos de Dieu sur l'humanité, qui se dévoile en Marie et dans l'Eglise, celles-ci sont réciproquement la réalité et la figure l'une de l'autre¹². Marie est le type de l'Eglise ; l'Eglise est, selon la belle formule de Hugo Rahner, « la Marie de l'histoire du monde ».

Les orientations de l'Exhortation apostolique

L'Exhortation apostolique du 2 février 1974 ne vise pas à proposer une doctrine que le Concile a formulée, mais à pro-

9. Cf. Lc 8, 19-21 (= Mt 12, 46-50 ; Mc 3, 31-35) ; 11, 28 ; comp. Jn 2, 4 et 19, 26 [d'après H. PREISKER, *Zeitsch. Ntl. Wiss.* 42, 1949, pp. 209-214] et, pour les frères de Jésus, 7, 2-10.

10. A l'origine de l'Eglise on trouve donc en Marie et en Pierre les deux types distingués par Max Scheler, le modèle et le chef [*Vorbilder und Führer*. Trad. fr. par E. Marny : *Le saint, le génie, le héros*. Paris, 1958].

11. L. BOUYER, *Le culte de la Mère de Dieu*, Chevetogne, 1950, p. 33 ; *Le trône de la Sagesse*, Paris, 1957, p. 188. Comp. Th. STROTMANN, « La Theotokos, Prémices des Justifiés », *Irenikon* 27, 1954, pp. 122-141.

12. C'est l'idée du chap. IX de H. de LUBAC, *Méditation sur l'Eglise* (coll. « Théologie », 29), Paris, 1953 ; Y. CONGAR, « Marie et l'Eglise dans la pensée patristique », *Rev. Sciences philos. théol.* 38, 1954, pp. 3-38.

mouvoir et diriger la dévotion conformément à cette doctrine. Elle est, dans le domaine du culte de la Mère de Dieu, la réalisation de l'intention évidente de tout le pontificat de Paul VI : faire porter ses fruits au Concile dans la conjoncture à la fois difficile et remplie de vie foisonnante qui est celle de l'après-concile. Le Saint Père s'efforce tout à la fois de promouvoir le mouvement conciliaire dans son sens et de prévenir ou corriger les excès ou déviations éventuels. Il apporte en cela sa marque propre, celle d'une profonde intériorité dans la ferveur de la Foi et, en même temps, d'une attention intense à l'homme d'aujourd'hui. Ainsi peut-on noter, dans le beau document, non seulement le souci œcuménique, qu'illustrent les deux contributions précédentes, mais celui de dégager la portée anthropologique de la personne de Marie, de son rôle dans l'histoire du salut, de la dévotion que lui vouent les fidèles. On notera en particulier, dans cette Année de la femme, ce qui est dit du point de vue de la situation obtenue par la femme, ou en voie d'être conquise par elle, dans la société de ce temps.

On a souvent dit, et avec raison, que le fait marial a été, dans l'histoire, un puissant facteur d'ennoblissement pour l'image de la femme. C'est incontestable et cela demeure vrai. La promotion de la femme, telle qu'elle se cherche actuellement, comporte aussi des risques pour l'authenticité de la féminité. Une des tâches de l'Eglise est, en même temps qu'elle s'ouvre à une vraie promotion de la femme, de sauver sa féminité. La réalité mariale sera pour cela une référence de grand prix, comme l'a déjà indiqué Hans Urs von Balthasar. Mais certaines promotrices du mouvement féminin disent que la figure de la Vierge Marie a été *aussi* un facteur de non-libération pour les femmes : tout en l'idéalisant, elle n'aurait pas contribué à faire reconnaître ses chances et ses droits¹³. C'est une difficulté qu'il faut prendre au sérieux. Le Saint Père reconnaît : « Il est difficile de situer l'image de la Vierge telle qu'elle ressort d'une certaine littérature dévote, dans les conditions de vie de la société contemporaine, spécialement celles de la femme. » Une certaine littérature : il faudrait ajouter une certaine iconographie. Nous pourrions apporter des exemples affligeants de l'une et de

13. Cf. Mary DALY, *Le deuxième sexe contesté*, Tours: Mame, 1969.

l'autre¹⁴. Le Saint Père apporte une réponse très digne d'attention à la difficulté, mais il reviendra à toute l'Eglise, à la théologie, aux instances pastorales, à la littérature et aux expressions plastiques, aux femmes elles-même enfin (ou surtout !), d'élaborer une réponse plus complète. Finalement, la critique est assez vaine. Ce qui compte, c'est le positif.



Nous aimerions que ces quelques pages, improvisées pour accueillir, après une voix protestante et une voix orthodoxe, le message du Saint Père, soient complétées par le témoignage de pasteurs, d'animateurs de pèlerinages mariaux, du Rosaire, de la Légion de Marie, de la « Prière des hommes à Marie », etc., nous disant *comment* ils contribuent à édifier le Corps du Christ, par son Saint-Esprit, grâce à un culte marial évangéliquement éclairé, digne de chrétiennes et de chrétiens adultes, digne surtout de la Mère de Dieu, que toutes les générations sont invitées, chacune en sa langue, à proclamer bienheureuse.

Yves M.J. CONGAR, o.p.

14. On s'étonnera par exemple que l'Alliance Ste Jeanne d'Arc, qui préconise non seulement la promotion des femmes, mais leur accession à tous les degrés du ministère ordonné, patronne une image, d'un misérable « kitsch », de « Notre Dame des Peuples... »